

## Autour du Dadaïsme - Vernissage Picabia

Auguste d'ESPARBÈS (*Comœdia*, vol. 15, n° 2 918, 12 décembre 1920, p. 1-2)

France

L'auteur de l'article est peut-être Thomas Auguste Esparbès, dit aussi Georges d'Esparbès (1863-1944), écrivain français, principalement de littérature militaire. Il rend compte ici du vernissage d'une exposition de Francis Picabia (1879-1953) dans le plus pur esprit Dada, où se produisit notamment un « jazz band » dirigé par Jean Cocteau, que Georges Auric évoquera dans ses mémoires sous le nom de « Jazz parisien ».

Lorsqu'on est invité par Francis Picabia à une cérémonie quelconque, on ne s'y rend pas sans une certaine appréhension.

Ce fut mon cas avant-hier soir, lorsque je me présentai à la porte de la Galerie Povolsky 13, rue Bonaparte. Mais l'accueil charmant qui est fait à l'invité par M. Povolsky, le maître de céans, par Picabia lui-même, par Tristan Tzara et par tous les plus farouches dadaïstes, fait fuir toutes les terreurs que l'on a apportées avec soi. On se sent immédiatement à l'aise, et l'on retrouve parmi eux l'atmosphère si agréable des ateliers d'artistes.

Les tableaux de Picabia qui sont exposés dans la première salle sont dignes de nos plus érudits architectes. Ils sont composés de cylindres, de rouages, de bielles, de cuves. L'on se croit en présence de la coupe d'une locomotive, et l'on est tout surpris de lire, au bas de l'œuvre : *L'Enfant carburateur...*

Un autre tableau, construit sur le même modèle que le précédent porte comme indication : *Le Saint des Saints*, et Picabia ajoute en dessous : *C'est de moi qu'il s'agit dans ce... portrait !...*

Un autre, identique comme construction, mais plus extravagant encore s'intitule modestement : *Petite solitude au milieu des montagnes !*

On passe ensuite dans l'autre salle, et on se trouve en présence d'une trentaine d'œuvres qui datent d'une vingtaine d'années environ. C'est la première manière de Picabia. Ses études de femmes espagnoles sont tout à fait remarquables. La couleur a des oppositions curieuses. Il a au plus haut degré le sens de l'harmonie.

Les invités arrivent peu à peu. On voit luire dans leurs yeux une curiosité, qui s'efface devant les sourires ironiques de Tzara et de Cocteau.

Tout à coup, au milieu des costumes, des vestons, des smokings, et manteaux de fourrure, surgissent quelques personnages déguisés en Peaux-Rouges. Ceux qui ne les connaissent pas s'interrogent, s'informent. C'est Raymond Duncan<sup>1</sup> et sa tribu.

La visite est terminée et tout le monde attend la partie musicale.

Dans la salle d'entrée affectée à la librairie, Jean Cocteau, derrière un comptoir, s'est installé devant un jazz-band infernal. Il a l'air grave et digne d'un chef d'orchestre de l'Opéra. Il fait un signe et tout à coup, un vacarme assourdissant emplit la salle. Le piano, que tiennent Auric et Francis Poulenc, et le tambour, la grosse caisse, les cymbales, les castagnettes, le clacson [*sic*], le mirliton et les verres que manie Jean Cocteau, tout cet abracadabrant mélange musical, remarquablement conduit par le jeune auteur du *Bœuf sur le Toit*<sup>2</sup>, fait trépigner l'assistance<sup>3</sup> pendant que

---

<sup>1</sup> Raymond Duncan (1874-1966) est un écrivain, artisan et danseur étatsunien, frère de la danseuse Isadora Duncan. Il crée en 1929 à Paris « Akademia », qui se veut un lieu ouvert à toutes les innovations. Y sont donnés gratuitement des cours de danse et d'artisanat.

<sup>2</sup> *Le Bœuf sur le Toit* est un ballet composé par Darius Milhaud et créé en 1920 au Théâtre des Champs-Élysées. Le titre de l'œuvre est repris en 1921 comme nom du cabaret fondé par Louis Moysès, rendu célèbre par Cocteau et le Groupe des six, mais aussi par les musiciens de jazz qui s'y sont produits.

<sup>3</sup> Georges Auric évoquera cet orchestre dans ses mémoires publiées en 1978 : « J'ai appris, depuis, à bien connaître et à juger comme il le mérite l'admirable "jazz" qu'exécutaient, en ces temps lointains, des Noirs américains dont nous ignorions jusqu'aux seuls noms. Mais la "catastrophe apprivoisée", si loin de la rue de Clichy et de son Casino, ses lendemains immédiats ne tarderaient guère. À côté de l'excellent piano de Wiéner, il y eut pour commencer, rue Duphot, les "fantaisies", de notre poète [Jean Cocteau]. Ensuite, heureusement assez brève mais mal "apprivoisée", en même temps, cette fois, que "catastrophique", l'apparition du "Jazz parisien". L'honnêteté, ici, devient nécessaire ! Quelques garçons de bonne volonté – quelle que soit leur application – pouvaient-ils se permettre de jouer du tambour, de frapper des cymbales, de taper sur un piano, de faire grincer un violon, en marge de quelques airs de danse à la mode et de se présenter sous l'enseigne d'un jazz "pas comme les autres" [...] ? Oui, d'un "jazz parisien"... Les coupables, comme il m'est facile de les dénoncer : Cocteau, bien entendu, Darius Milhaud (qu'allait penser Claudel ?), et moi, moi qui décidément n'ai conservé nulle fierté de l'aventure ! » (Auric 1979, p. 171-172).

Tristan Tzara s'installe sur le comptoir et prépare sa conférence. Il lève la main, la musique s'arrête, et au milieu d'un silence profond, ce grand pince-sans-rire se met à nous débiter, avec des termes d'une incohérence folle, une causerie sur *l'Amour faible et l'Amour amer*, conférence tellement intraduisible, qu'il ne m'en est resté en mémoire qu'une phrase, approuvée du reste à l'unanimité par l'assistance, et qui est celle-ci : « Le Dadaïsme travaille à rendre les gens idiots !... ».

Sa conférence fut hachée, toutes les deux minutes, par le vacarme assourdissant du jazz-band. Il termina sa causerie par quelques phrases biscornues sur l'amour, les dadas, le public et sur lui, et fut longuement applaudi.

Le jazz-band continua à se faire entendre, puis, croyant la fête terminée, la plupart des assistants s'en allèrent.

Seuls quelques invités restèrent et vers 11 heures, parurent des bouteilles de whisky, des orangeades-citronnades et des petits gâteaux. On dansa.

À la sortie des théâtres, une vingtaine de personnes arrivèrent, et prirent part à la fête qui dura jusqu'à deux heures du matin.

Parmi l'assistance très nombreuse, nous remarquâmes : Mmes Ania Rouchine, Marcelle Évrard, Marthe Chenal, Mand Loty, Jean de Gourmont, Marie de La Hire, qui vient de faire paraître une plaquette sur Francis Picabia, Orloff, Dormoy, Marcelle Meyer, Irène Lagut, Marie Laurencin, Séguin, J.-M. Sert, Princesse Lucien Murat, Madeleine Carlier, Thérèse Robert, G. Everling, Marguerite Buffet, Andrée de Caux, Colette Grünbaum, Lozano, la jolie Mme Bériaud, etc.

MM. Charles Bernard, Georges Casella, Paul Poiret, Marquis Dunoyer de Segonzac, F. Victor Hugo, Picasso, Docteur Serner, Max Jacob, Valmy-Baysse, Achille Goudet, Erik Satie, Charles Wisner, Paul Fuchs, Carol Bérard, Pierre Bertin de l'Odéon, André Germain, Lozano, Bernard Boutet de Monvel, Forterre, directeur du Conservatoire bolchevik de Moscou, Paul Coblentz, René Kerdyck, Docteur Derosé, Drieu La Rochelle, Rigaut, Soupault, Aragon, Jauréguy, Lucien Vogel, Brancusi, Maurice Davanne, Derain, Lefébure, F. Marchand, Max Dianville, Pierre Lapoussée, R. Pelletier, Ph. Clémont, L.-P. Fargue.

Félicitons très vivement Francis Picabia pour son goût charmant, et pour sa façon vraiment aimable de recevoir...

## Bibliographie

Auric, Georges (1979), *Quand j'étais là...*, Paris, Grasset.